

Martin Winckler

# Histoires en l'air

*Fictions, récits, projets*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

## PRÉSENTATION

### *Work in progress*

Printemps 2004. Je suis assis dans le métro parisien et plongé dans un livre lorsqu'un jeune homme m'aborde en me demandant si je suis « Martin Winckler ». Cela me fait sourire, car pareille reconnaissance dans un lieu public m'arrive rarement – une demi-douzaine de fois tout au plus depuis que *La Maladie de Sachs*<sup>1</sup> m'a fait accéder à la notoriété.

Thomas Baumgartner se présente, me dit travailler à Arteradio.com. J'ignore alors jusqu'à l'existence de cette radio internet, qui produit des sujets courts et les met en ligne en accès libre, gratuit et permanent. Thomas me demande si je serais prêt à enregistrer un billet improvisé de quelques minutes. J'accepte avec enthousiasme et, quelques semaines plus tard, je m'assieds dans le studio pour confier mes émotions et mes espoirs après avoir écrit *Les Trois*

---

1. P.O.L, 1998.

*Médecins*<sup>1</sup>, dont je viens de confier le manuscrit à Paul Otchakovsky-Laurens.

Après l'enregistrement, Silvain Gire, directeur de la jeune radio internet, me propose une chronique bimensuelle. Je n'ai pas oublié l'enrichissante chronique quotidienne que j'assurais sur France Inter en 2002-2003<sup>2</sup>. L'idée de me retrouver devant un micro me comble.

Cette nouvelle expérience sera cependant très différente, beaucoup plus littéraire. Il ne s'agit pas, comme je le faisais sur la première chaîne publique, de rédiger et de lire chaque jour des chroniques scientifiques « décalées » à l'intention de millions d'auditeurs pris dans le flux de l'information du matin. Il s'agit plus modestement d'enregistrer, une fois par mois, en prenant tout mon temps, deux textes personnels, sur un ton choisi.

Pour quel auditoire ? Celui d'internautes un peu particuliers, qui téléchargent des fichiers sonores sur leur ordinateur et les écoutent ensuite, quand ça leur chante, sur leur baladeur numérique. L'auditoire le moins « captif » qui soit.

Ma liberté est au moins aussi grande que celle des auditeurs potentiels, car le contenu des chroniques est entièrement laissé à ma discrétion. Quant à la durée, on me demande de limiter chaque enregistrement à cinq minutes – que je dépasserai souvent et sans vergogne, sans jamais être coupé. Autant dire que les contraintes ne sont pas celles,

---

1. P.O.L, 2004.

2. Une partie des chroniques lues à l'antenne de France Inter ont été publiées dans *Odyssée, une aventure radiophonique* (Le Cherche-Midi, 2003).

impitoyables, de la radio en direct, mais celles d'un jeu dont je suis libre de redéfinir les règles à loisir.

Et, pendant trois ans, je ne m'en suis pas privé.

La première série de chroniques (2004-2005) s'intitulait *J'ai mal, là...* Mi-écrite, mi-improvisée, c'était une suite de réflexions issues de mon expérience de médecin, coups de griffes et colères, émotions et commentaires. Les transcriptions réécrites en ont été recueillies dans un petit volume portant le même titre<sup>1</sup>, accompagnées d'un CD contenant une sélection des fichiers sonores originels.

La deuxième série, *Contes à rêver debout* (2005-2006), renouait joyeusement avec les formes narratives qui m'ont appris à lire et à écrire. Afin de m'éloigner des improvisations de l'année précédente, j'ai rédigé chaque mois deux textes – conte, saynète, nouvelle, récit – lus ensuite au micro. Alors qu'il s'agit d'une pratique courante dans les périodiques anglo-saxons, il est aujourd'hui quasi impossible en France de publier des essais ou des fictions libres. J'ai trouvé réconfortant que l'alliance de la radio et de l'internet me procure ce plaisir et cette liberté-là.

Pour la troisième série, *Écrits sur le vent* (2006-2007), j'ai repris l'habitude très ancienne, puisqu'elle date de mon adolescence, de rédiger en quelques phrases ou quelques pages le synopsis d'un livre ou d'une nouvelle. L'exercice, cette fois-ci, visait à partager des désirs, des idées, des projets « en l'air ». Je ne suis pas de ceux qui enfouissent jalousement leurs idées de peur que quelqu'un d'autre ne s'en empare. J'ai la faiblesse de

---

1. *J'ai mal, là...* ArteRadio/Les Petits Matins, 2006.

croire que ce qui fait la valeur d'une idée, ce n'est pas l'argument ou l'anecdote mais le *traitement*, le travail personnel. Les rêves éveillés qui me traversent l'esprit en coup de vent, je ne pourrai jamais tous les réaliser, faute de temps et des outils appropriés. D'autres que moi disposent peut-être de l'un et des autres, alors pourquoi ne pas les leur confier ? C'est pourquoi, deux fois par mois, j'ai raconté de grandes histoires qui n'existaient pas encore, et n'existeront peut-être jamais. Certaines, je le sais ou l'espère, deviendront des livres que j'avais envie de décrire – ou, du moins, d'annoncer. D'autres – un film, une série télévisée, une comédie musicale, une école – resteront très vraisemblablement toujours hors de ma portée. Mais tous pouvaient être racontés, murmurés sur le vent de la webradio, dans cet espace de parole où tout est possible.

Vous trouverez ici la plupart des chroniques inédites mises en ligne sur Arteradio.com entre septembre 2005 et juin 2007. Elles sont reproduites dans l'ordre où elles ont été écrites et diffusées. J'en ai écarté quelques-unes, qui a posteriori m'ont semblé moins abouties. Les textes que vous allez lire ne sont pas pour autant de simples transcriptions, mais les versions développées, réécrites, des chroniques radiophoniques originales. Et ce que vous lirez ici n'est que la forme avant-dernière d'un *work in progress*. Depuis leur lecture au micro et leur mise en ligne, ces histoires en l'air ont mûri. Mais, pour mettre un terme à leur envol sur les ondes radio, à leur échappée sur le vent de la toile – et devenir enfin des textes *achevés* –, il leur reste à éclore dans la chambre d'échos logée derrière vos yeux.

À vous de jouer.

## SOMMAIRE

CABOT! (nouvelle)	15
<i>Par une belle journée ensoleillée, le narrateur croise dans la rue un chien hors du commun...</i>	
« CES GENS-LÀ » (conte)	19
<i>En Afrique du Nord, il y a très longtemps, un musicien très pauvre est invité à jouer devant des gens très riches...</i>	
LA FEMME À L'ÉLASTIQUE (fable)	23
<i>Dans un parc, une femme court, un long élastique fixé à la ceinture...</i>	
LES VAMPIRES ET LES HARPIES (conte)	29
<i>Une petite fille a peur des vampires... Sa maman lui parle de ceux qu'elle connaît.</i>	
LA MORT DE SA MÈRE (récit)	35
<i>Comment on meurt aujourd'hui en France.</i>	
UN RÊVE D'AMÉRIQUE (chanson)	39
<i>Un voyage poétique aux États-Unis en 1976.</i>	
L'ENTERREMENT (nouvelle)	43
<i>Des obsèques racontées par un témoin improbable.</i>	
IL ET ELLE (dialogue)	47
<i>Toute une histoire d'amour dans une conversation en ligne.</i>	

HISTOIRES EN L'AIR

LES LIVRES (évocation)	51
<i>Ceux qui accompagnent et ponctuent une vie.</i>	
DRÔLE D'HISTOIRE D'AMOUR (téléfilm)	55
<i>Le coup de foudre d'un garçon encore adolescent et d'une femme de presque cinquante ans...</i>	
COMMENT L'AMOUR A CONQUIS LA TERRE (conte)	61
<i>Dans un futur éloigné, un grand-père raconte à ses petits enfants la naissance d'un nouveau monde.</i>	
PAR ICI LA SORTIE (nouvelle)	67
<i>Dans un futur proche, un vieil homme est confronté à une mort socialement programmée.</i>	
MES HÉROS (évocation)	73
<i>Comment on grandit en lisant des comic books.</i>	
LE REMPLAÇANT (nouvelle)	79
<i>Un laboratoire pharmaceutique décide de se débarrasser d'un écrivain-médecin encombrant...</i>	
LA MAISON MOLIERE (projet romanesque)	89
<i>Dans une atmosphère proche du Da Vinci Code, un professeur de littérature découvre, à ses risques et périls, la conspiration littéraire qui fit de Molière un grand auteur.</i>	
SOME OTHER TIME (projet romanesque)	93
<i>Un homme cherche à remonter le temps de sa mémoire pour sauver la femme qu'il aimait...</i>	
LE GARÇON QUI VOYAIT TOUT (argument de série télévisée)	97
<i>Dans un service de pédiatrie, un garçon vit dans une bulle à l'écart de tout contact...</i>	
GERSHWIN NE PREND PAS D'Y (ébauche de nouvelle)	101
<i>Un homme découvre qu'autour de lui, le nom des choses a changé...</i>	
COMME DANS UN ROMAN (argument de série télévisée)	105
<i>La vie passionnée d'une maison d'édition parisienne.</i>	

HISTOIRES EN L'AIR

SACHS EN SCÈNE (fantasme théâtral)	115
<i>Une adaptation de La Maladie de Sachs en comédie musicale.</i>	
L'ENFANT QUI NE TROUVAIT PAS LE SOMMEIL (conte pour enfants)	121
<i>Un petit garçon qui a perdu le sommeil part à sa recherche.</i>	
LEURS ÉTREINTES (projet romanesque)	129
<i>L'histoire d'un couple à travers les mots et les corps.</i>	
COMÉDIE ROMANTIQUE (synopsis de film)	133
<i>De nos jours, à Paris, une demi-douzaine de personnages d'origines différentes cherchent l'amour et se poursuivent aux accents de chansons populaires.</i>	
SOIGNER (projet pédagogique)	137
<i>Trois outils pour former les soignants autrement.</i>	
ABRAHAM & FILS (projet romanesque)	143
<i>L'histoire d'un fils et de son père médecin racontée sur le modèle des Aventures de Sherlock Holmes.</i>	
FROM TIME TO TIME (synopsis de film)	147
<i>Deux personnages vivant dans des mondes différents se rencontrent dans un lieu hors du temps.</i>	
JE N'AI PAS OUBLIÉ (évocation)	151
<i>En souvenir d'un écrivain marquant et de l'un de ses livres les plus connus.</i>	
NELLY (portrait théâtral)	159
<i>Autoportrait de Nelly, mère « entre parenthèses ».</i>	
SUR LE PLATEAU DE LAW & ORDER (projet d'essai critique)	165
<i>Comment, depuis dix-huit ans, une série télévisée tournée à New York est devenue une institution culturelle en Amérique.</i>	
LE CHŒUR DES FEMMES (projet de texte choral)	171
<i>Les patientes d'un médecin disent leurs sensations et leurs émotions.</i>	



HISTOIRES EN L'AIR

TROIS HEURES D'ANTENNE (rêve radiophonique)	175
<i>Une émission-fleuve qui dirait le monde, la vie, l'imaginaire.</i>	
MINNEHAHA CREEK (projet de voyage)	179
<i>Une escapade dans l'espace, le temps et la mémoire.</i>	

## CABOT !

*À Michel et Joël*

J'aime les chiens. J'ai toujours aimé les chiens. Mon père me racontait souvent qu'il avait un chien-loup nommé Sana – c'était une chienne, d'ailleurs – et qu'il lui était très attaché. Chaque fois qu'il me parlait de Sana, j'étais absolument subjugué par l'amour qu'il lui portait et ça me donnait une furieuse envie d'avoir un chien.

J'aime vraiment beaucoup les chiens. Et à vrai dire, les chiens m'aiment bien. Quand je m'approche d'eux, ils viennent me renifler. Quand je suis assis, ils quémandent pour que je leur donne un sucre, ou ce que je suis en train de bouffer. Ils viennent se frotter à moi. Ils me regardent avec leurs grands yeux... Et je cède. Bref, ils savent m'embobiner.

L'autre jour, justement, dans une rue plutôt calme – il faisait beau, les gens se baladaient –, voilà qu'un grand chien, mais alors un *énorme* chien, un chien gigantesque, se précipite sur les passants, leur met les pattes sur les épaules

et commence à leur lécher le visage de manière aussi ostentatoire qu'irrépressible.

Évidemment, la plupart des passant étaient assez surpris de le voir faire ça, et ils le repoussaient, le chien leur faisait *Mmmhh* ? comme ça, de la tête, et quand l'un n'était vraiment pas content, il allait en lécher un autre. Et voilà-t-y pas qu'il m'avise, du bout de la rue, comme ça, sous le soleil. J'étais en train de marcher tranquillement, et le voilà qui vient vers moi, qui me saute dessus – évidemment, je me mets à rigoler –, qui me pose ses pattes sur le épaules, qui me lèche le visage, qui me colle la truffe un peu partout, qui me tourne autour... Et je suis pris du sentiment irrépressible que ce chien a envie de me dire quelque chose. Alors je m'assois par terre, je commence à jouer avec lui pendant qu'il continue à me lécher, à me renifler, à faire comme ça le tour du propriétaire, et à essayer de me dire ce qu'il a à me dire.

Malheureusement, si j'aime beaucoup les chiens, je ne parle pas leur langage. J'avais donc beaucoup de mal à le comprendre. Et soudain le voici qui s'assied, sagement, à côté de moi, il tourne la tête, et dirige son regard vers une superbe créature, humaine celle-ci, qui s'avance, en escarpins, en jupe de cuir très serrée, en chemisier très fin, vers moi.

Je n'en crois pas mes yeux, évidemment, et pourtant, c'est bien vrai, la superbe créature s'approche de nous en faisant résonner les pavés de la rue. Elle s'arrête à un mètre, elle me regarde, elle me lance un sourire enjôleur, et elle me dit :

– Ah, comme c'est gentil d'avoir retrouvé mon chien.

– Ah bon, dis-je, il est à vous ?

– Oui, c’est mon chien, Sultan.

Je me tourne vers Sultan, qui hoche la tête.

– D’accord, tu t’appelles Sultan... Mais, dis-je en me retournant vers elle, comment se fait-il qu’il vous ait échappé ?

– Eh bien, Sultan aime beaucoup faire la fête aux passants, et parfois, quand nous nous promenons dans la rue, il m’échappe pour leur sauter dessus, et leur lécher le visage, et il cherche à leur faire plaisir, mais en général les passants le rejettent. J’ai beaucoup de mal à le retrouver quand il m’échappe comme ça, d’abord parce que je n’aime pas le tenir en laisse, c’est un chien bien trop beau pour que je le tiennne en laisse, ensuite parce qu’il essaie toujours de trouver un copain avec qui jouer, quelqu’un qui le traite de manière honorable... quelqu’un qui lui montre un certain respect, une certaine affection. Et, aujourd’hui, c’est vous qui l’avez trouvé. C’est vous qu’il a trouvé...

Et moi, tout frissonnant de fierté d’avoir fait plaisir à ce chien et à sa superbe maîtresse, je bredouille : « Ben, ouais, ben, c’est-à-dire que... pfff... J’aime les chiens, alors, euh... Oah, chais pas comment vous dire, moi, j’étais content de... l’accueillir, ce chien, euh... »

Évidemment, j’espérais qu’elle m’inviterait... à prendre un café, par exemple, ou à la revoir... Et voilà-t-y pas justement qu’elle me dit : « Écoutez, là, j’ai une petite course à faire, mais j’aimerais... Je serais *très très très très* heureuse... de vous retrouver, disons dans une demi-heure, là-bas au café sur la place... Est-ce que vous auriez le temps de venir prendre un café avec moi ? »

## HISTOIRES EN L'AIR

Et moi, je bredouille un « Ben, euh, 'videmment, bien sûr, j'pense bien, euh... Chais pas ce que j'ai à faire, mais rien d'intéressant, alors oui, oui, je serai là, je serai là... » tout bête. Et les voilà qui s'en vont, le chien et la superbe créature, dans l'autre direction.

Et moi, bien sûr, j'étais extrêmement heureux, je marchais à dix centimètres au-dessus du sol. J'étais heureux non seulement parce que ce chien m'avait fait la fête, caressé et léché partout, mais aussi parce que je pensais à sa charmante compagne humaine, que j'allais revoir une demi-heure plus tard.

J'ai flotté comme ça dans les airs pendant vingt, vingt-cinq minutes.

C'était vraiment un chien formidable, ce chien.

J'ai mis vingt-cinq minutes à comprendre qu'il m'avait fauché mon portefeuille.

## « CES GENS-LÀ »

*À Mardochée*

Cette histoire-ci, je l'ai souvent racontée, j'en ai même fait un conte pour enfants, et j'aime la raconter régulièrement, parce que c'est une histoire qui change avec le temps. C'est une histoire qui m'apprend des choses chaque fois que je la raconte, alors pardonnez-moi si vous l'avez déjà entendue ou lue, mais vous verrez, je vous promets, elle n'est pas tout à fait identique à la version que vous avez lue ou entendue la dernière fois.

Ce n'est pas moi qui l'ai inventée, c'est une histoire qu'on m'a transmise. C'est mon père qui me l'a racontée. Lui-même avait dû l'entendre d'une autre personne de sa famille, peut-être de son grand-père – parce qu'il n'avait plus son père, il était mort à la guerre de 14 – ou peut-être de sa grand-mère, peut-être de sa mère... et c'était une histoire qui était arrivée à son grand-père.

Ou peut-être à son arrière-grand-père. Donc à mon arrière-grand-père, ou à mon arrière-arrière-grand-père. Et

je ne sais pas si c'était l'un ou si c'était l'autre. Si c'était l'un, il s'appelait Abraham, si c'était l'autre il s'appelait Mardochée, car dans ma famille, moi compris, tous les fils aînés se prénomment Abraham ou Mardochée.

Mardochée, donc – mettons que c'était Mardochée, l'arrière-grand-père de mon père –, Mardochée était musicien. Un musicien juif, qui vivait en Afrique du Nord. Il jouait du violon, comme on en jouait à l'époque, en tenant le violon verticalement, sur sa cuisse, et en frottant l'archet dessus. C'était un musicien extrêmement prisé, qu'on invitait à tous les mariages, à toutes les fêtes, à tous les enterrements. C'était un musicien pauvre qui gagnait sa vie bon an mal an en faisant les mariages, les fêtes et les enterrements pour des gens qui étaient à peu près aussi pauvres que lui.

Un soir, voilà que Mardochée entend frapper à la porte. Il est tard, mais il ouvre, et il se trouve face à deux personnes superbes, un homme et une femme, tout de blanc vêtus, qui lui disent : « Tu es bien Mardochée le musicien ? » Et il répond oui. « Nous voulons t'inviter ce soir à venir jouer devant nous, dans notre maison. Nous aimerions que tu viennes. »

Mardochée se retourne vers sa femme et vers ses enfants, et dit : « Mais il est tard, je n'ai pas l'habitude de sortir si tard quand ce n'est pas prévu... » Les deux personnes très belles, très bien vêtues et manifestement très riches, insistent et lui disent : « C'est toi que nous voulons. Tu es le meilleur musicien de la ville, c'est toi que nous voulons entendre jouer du violon à notre fête. »

Et Mardochée, qui entrevoit quand même la possibilité de gagner un petit peu d'argent, finit par prendre son violon et accepte de monter avec eux dans une calèche superbe, aussi

superbe que ceux qu'elle transporte, une calèche tout de blanc recouverte, tirée par deux chevaux blancs. Les deux personnes qui l'ont fait monter dans la calèche lui disent : « La seule condition, c'est que tu ne voies pas où nous allons. Nous allons te bander les yeux, afin que tu ne saches pas où se trouve notre maison. » Et Mardochée se laisse faire.

Le voyage dure pendant de longues minutes, une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être. Enfin, la calèche s'arrête. On le fait descendre, on le fait entrer dans une maison, on lui enlève le bandeau. Et dans cette maison – une maison superbe, avec une cour somptueuse, un jardin magnifique, des pièces tendues de tentures tissées de fil d'or, des tables couvertes de mets extraordinaires –, des hommes et des femmes tout aussi superbes que ceux qui sont venus le chercher sont en train de parler, d'échanger des choses inconnues de Mardochée. Et ils lui demandent de jouer, parce qu'ils veulent danser et faire la fête, mais n'ont pas de musicien.

Mardochée sort son violon, et il se met à jouer. Il se met à jouer toutes les danses de l'époque, il se met à jouer les musiques les plus vives, pour que ses hôtes se mettent à danser. Régulièrement, on vient lui proposer à boire, les boissons les plus délicieuses, et il refuse. On vient lui proposer à manger, les mets les plus délicats, et il refuse. Il y a des mets couverts de miel, des gâteaux couverts de sucre, des fruits merveilleux, et chaque fois il refuse de manger et de boire. Ses hôtes s'étonnent, et demandent : « Pourquoi ne veux-tu pas manger et boire avec nous ? » Mardochée refuse poliment : « Je ne suis pas très à l'aise, lorsque je joue de la musique, à l'idée de boire et manger en même temps. Je préfère faire ça séparément. »



Et pendant les heures où il joue – et il joue pendant des heures – il refuse de boire et de manger avec ses hôtes. Et puis enfin, il dit : « Voilà, je vous ai joué tout ce que je sais jouer. À présent, je voudrais rentrer chez moi. » Une dernière fois, on lui propose à boire et à manger, et il répond : « Non merci, sans façon, je suis fatigué, j'ai envie de rentrer. » Alors ses hôtes, qui sont tout de même un petit peu déçus, lui bandent les yeux une nouvelle fois, ils le font monter dans la calèche, et ils le ramènent chez lui. Et au bout de trois quarts d'heure de voyage, il se retrouve debout devant sa maison. Il enlève le bandeau, la calèche a disparu. Dans sa main, il tient une bourse, une bourse très lourde, et il entre chez lui.

Je ne sais pas si, dans la bourse, il y avait de l'or ou des pierres précieuses, enfin, quelque chose de valeur, ou bien des cailloux. L'histoire ne le dit pas. Ce que dit l'histoire, c'est qu'il rentre chez lui, que sa femme l'accueille en se jetant à son cou et lui : « Je pensais que tu ne reviendrais jamais. » Mardochée lui demande pourquoi. « Parce que, lorsqu'on va chez *ces gens-là*, on est tellement impressionné par ce qu'ils mangent, par ce qu'ils boivent, par la manière dont ils vivent, par la manière dont ils sont habillés, qu'on n'a plus envie de partir. »

Et Mardochée répond : « Je n'ai pas mangé ce qu'ils me proposaient, je n'ai pas bu ce qu'ils m'offraient à boire. J'ai regardé leurs vêtements, mais je ne les enviais pas. Je sais où est ma place. Je sais où j'appartiens. Je ne voulais pas rester chez *ces gens-là*, car ma vie est ici. »